



Petit Courrier des Dames.
Rue Moulée N^o 25.

Redingotte en mousseline écossaise faisant blouse et garnie d'une ruche, Bonnet du matin, Chapeau de paille d'Italie, blouse d'enfant garnie de Grecois.

PETIT
COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois, dont une d'homme.

Prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.
pour six mois 18
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. idem pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n^o. 25;

Chez DONDEY-DUPRÉ Père et Fils, imp-libr. du Journal, rue St.-Louis, n^o. 46, au Marais.

MARTINET, libraire, rue du Coq St.-Honoré.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie., libraires, sur le Rokin.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

QUE j'envie le bonheur de l'enfance ! Il n'existe pour elle ni passé ni avenir ; jamais un pénible regret ne vient troubler son innocente joie ; jamais la crainte ni le désir n'altèrent l'aimable gaité de son âge ; jamais de trompeuses illusions ne l'arrachent aux jouissances que lui offre l'instant présent. Un enfant sait profiter de chaque objet qui l'entoure pour en créer un sujet de plaisir toujours nouveau pour lui. Il éprouve le bonheur des sensations qui agitent les hommes ; mais il



est à l'abri des chagrins qui flétrissent quelquefois l'existence de ceux dont on envie le sort. Il poursuit un papillon avec la même ardeur qu'un ambitieux poursuit les honneurs et les richesses. S'il cueille la fleur des champs, il met autant de soin pour en tresser une guirlande légère qu'il veut offrir à sa mère, que pourrait en apporter la femme vaine et coquette en disposant le brillant diadème qui doit ceindre son front orgueilleux; mais combien de soucis, de désirs et souvent de remords suivent l'ambitieuse et la coquette au sein même de leur triomphe!...

Telles étaient les philosophiques pensées de M^{me}. de Germeuil, en contemplant avec ravissement la charmante petite créature qui folâtrait à ses côtés. D'après ces sages réflexions, on croirait peut-être que cette aimable jeune mère était bien loin d'être coquette? Nous n'osons sur ce point prononcer affirmativement; mais ce que nous pouvons avancer avec certitude, c'est que la mise de M^{me}. de Germeuil avait toujours un cachet de simplicité qui la faisait généralement remarquer parmi les femmes élégantes de sa société. Mais n'était-ce pas plutôt par un raffinement d'amour-propre qu'elle cherchait à se faire distinguer par la modestie de sa toilette? N'était-ce pas pour attirer les regards et forcer les hommes à décider que lorsqu'on était aussi jolie qu'elle, on n'avait nul besoin de parure? Voilà encore sur quoi nous ne voulons rien prononcer. D'ailleurs est-ce à nous à faire découvrir toutes les petites ruses que la vanité nous inspire? Nous devons, par *esprit de corps*, respecter les secrets de l'ordre, et nous borner à ne parler que de la redingote-blouse que portait madame de Germeuil, sans nous embarrasser de la certaine analogie qu'elle pouvait présenter peut-être avec le manteau du cynique DIOGÈNE.

Cette redingote, en mousseline écossaise bleue sur bleue, était garnie d'un double volant en mousseline blanche, ainsi que le collet pélerine. Nous ne parlerons de son petit bonnet en tulle brodé que pour indiquer le magasin de madame Horeau, rue Bourg-l'Abbé, N^o. 52, où l'on trouve un assortiment de broderies en linges et en tulle, d'une exécution parfaite, et dont la gravure ne peut rendre qu'imcomplètement les jolis détails. Nous ne parlerons pas non plus de son grand chapeau de paille, si ce n'est pour indiquer que

ces conservateurs d'un joli teint sont désignés aujourd'hui sous le nom très-peu poétique de *paillassons*.

Sur cent femmes, les trois quarts au moins sont en robe de couleur barège, soie ou mousseline. La mode reste immobile pour les corsages; mais il n'en est point de même pour la pose des volans qui sont à triple ou quadruple rang, et se placent dans tous les sens possibles. Les collets rabattus des chemisettes sont arrondis sur le devant. On les porte sans garniture; seulement une légère broderie en plumetis forme une guirlande sur les bords; d'autres sont en tulle brodé, et d'autres aussi n'ont que deux ourlets plats sur les bords. Nous avons vu une robe blanche en percale d'un genre tout nouveau et très-distingué: une quantité de petits volans très-rapprochés, en mousseline unie, formaient, au bas du jupon, une garniture à la Fille d'Honneur; au bas de cette garniture était un autre petit rang de volans; enfin trois autres rangs de volans étaient placés sur le jupon de manière à figurer un tablier très-court; car le bas de ce tablier *postiche* était à deux mains au-dessus de la garniture de la robe. Les manches, très-courtes, étaient entièrement composées d'une quantité de petits volans en mousseline.

Sur les robes blanches l'on voit des ceintures de couleur en ruban écossais ou chiné. Quelques-unes présentent des nœuds sur les épaules, et le ruban vient traverser la poitrine et le dos; un autre ruban est mis à plat autour de la taille. On pose aussi les écharpes dans le même genre. Rien de nouveau poi: les chapeaux. Ceux en sparterie ont une vogue générale et qui ne doit pas étonner, puisque pour sept à huit francs on peut se procurer un très-joli chapeau tout garni de rubans, et dont les nœuds sont bordés en sparterie. En attendant que la fortune soit à la mode, on adopte partout cette parure économique.

— Depuis que tout est rayé, on désirait que chaque étoffe joignît la solidité à la souplesse du nankin des Indes. Ce besoin a fait imaginer de placer diverses rayures *bon-teint* sur cette étoffe, sans en altérer la nuance. C'est encore une conquête de notre industrie qui vient de nationaliser ces tissus exotiques, que possèdent MM. Levillain, Dapiche et Frère, Marchands de Draps, rue Dauphine, N^o. 28, à l'Invariable.

ÉLÉGIE

COMPOSÉE DANS UN CIMETIÈRE DE CAMPAGNE,

Traduite de GRAY.

NOUS croyons faire plaisir à nos abonnées, en leur donnant ici une nouvelle traduction de l'Élégie composée par Gray, dans un cimetière de campagne. Quoique ce morceau soit bien connu, nous ne pensons pas devoir nous abstenir de le reproduire ici. Les personnes qui ont été à même de le lire, soit dans l'original, soit dans une traduction, aimeront, nous n'en doutons pas, à le relire encore. Pour les autres, elles y trouveront tout le charme de la nouveauté, puisque ce sera la première fois qu'il sera mis sous leurs yeux.

« La cloche du soir annonce que le jour va s'évanouir. Le troupeau mugissant regagne lentement son étable, en suivant les sentiers tortueux de la montagne. Le laboureur fatigué dirige ses pas vers sa modeste demeure, et laisse en sa puissance le monde entier couvert des voiles de la nuit.

« Déjà l'œil ne peut plus distinguer le riant paysage. Un silence profond règne partout dans les airs : il n'est interrompu que par le bourdonnement du scarabée ou par le bruit des troupeaux, parqués dans le lointain, qui agitent la clochette suspendue à leur cou. Parmi les ruines d'une vieille tour où serpente le lierre, un hibou se plaint de ce qu'un passant, égaré près de son triste séjour, vient en troubler l'antique solitude.

« Sous l'ombrage de ces ormes et de ces ifs solitaires, s'élèvent plusieurs tertres couverts de gazon. C'est-là que gisent, pour toujours, ensevelis dans un profond sommeil, les rustiques ancêtres de l'habitant du hameau. Ni le souffle embaumé du matin, ni le chant du coq vigilant, ni le bruit retentissant du cor, ne pourront les tirer de leur humble repos; désormais le brasier pétillant ne répandra plus pour eux sa douce chaleur, et leur ménagère ne leur apprêtera plus le modeste repas du soir; leurs petits enfans n'accourront plus à la maison pour annoncer le retour de leurs pères, et ne s'élanceront plus sur leurs genoux pour se partager leurs caresses.

« Les riches moissons sont souvent tombées sous leurs faucilles ; souvent leurs herses ont brisé la motte de terre opiniâtre. Qu'ils étaient joyeux quand ils conduisaient leurs bœufs à la charrue ! Combien de fois leurs haches tranchantes renversèrent les chênes orgueilleux ! Que les ambitieux ne méprisent pas leurs utiles travaux, leur franche gaieté et leur obscure destinée, et que les grands n'écoutent pas avec un sourire de dédain les courtes et simples annales du pauvre. L'orgueil de la noblesse, la pompe du pouvoir et tous ces avantages que donnent la richesse et la beauté ne peuvent empêcher l'heure inévitable de sonner, et les sentiers de la gloire aboutissent aussi au tombeau. — Hommes vains et orgueilleux ! ne vous en prenez pas à ces êtres modestes de ce que l'on n'élève pas de superbes trophées sur leurs tombes et de ce que les voûtes des temples magnifiques ne retentissent pas de leurs louanges ; et d'ailleurs les urnes funéraires et les statues de marbre rappellent-elles à la vie ceux dont elles décorent les tombeaux ? La voix de l'honneur peut-elle évoquer la poussière silencieuse, ou la flatterie adoucir la dure oreille de la mort ?

« Peut-être cet asile négligé renferme-t-il dans son sein des cœurs empreints autrefois d'un feu céleste ; des mains qui eussent été capables de gouverner des empires ou de tirer des sons délicieux d'une lyre enchanteresse. Le savoir, enrichi de l'expérience des tems, ne déroula jamais ses pages immenses devant leurs yeux ; la froide misère empêcha leur ame noble de se développer et réprima les élans de leur génie. Le vaste océan, dans ses abîmes sans fond, cache aux yeux des mortels bien des pierres précieuses, et le désert a souvent vu la rose ignorée fleurir et répandre ses parfums.

« Cette terre contient peut-être encore quelque Hampden villageois qui, né avec un cœur sans crainte, fut un petit tyran parmi ses égaux ; quelque Milton, muet et sans gloire, quelque Cromwell non souillé du sang de son pays. Il ne leur a pas été donné de commander par leur éloquence les applaudissemens du sénat ; de mépriser les coups de la douleur et de l'infortune ; de verser l'abondance sur une terre riant et de lire leur histoire dans les yeux d'une nation. Le sort n'a pas seulement comprimé leurs vertus, il a aussi réprimé leurs vices. Il ne leur a pas permis de se frayer par le carnage un chemin

vers le trône, ni de porter la désolation chez le genre humain; ils n'ont pas eu à déguiser sous un aspect tranquille les angoisses déchirantes du remords, ni à contenir le rouge de la honte qui aurait pu trahir leur ame criminelle; et jamais ils n'ont offert à l'orgueil et au vice un encens allumé par la main des muses. Éloignés des honteuses intrigues dictées par l'ambition, ils ont toujours su renfermer leurs désirs dans les bornes de la modération et ils ont parcouru sans ennui le chemin qui leur était tracé dans la vallée de la vie.

« Cependant quelques frêles et grossiers monumens sont élevés dans ces lieux pour indiquer la place de leurs cendres. De simples inscriptions les décorent et implorent le tribut passager d'un soupir. Leurs noms et leurs âges, accompagnés de quelques phrases saintes, gravés sur ces monumens par la main d'une muse ignorante, leur tiennent lieu d'éloges et d'élégies, et apprennent au vertueux villageois à supporter la mort avec courage et résignation; car quel est celui qui n'éprouve pas un violent chagrin, lorsqu'il sent sa vie sur le point de devenir la proie du muet oubli? Quel est celui qui peut voir ses beaux jours s'évanouir sans jeter un regard pénible et douloureux en arrière? Une ame sensible, prête à quitter la terre, s'arrête, retenue par les objets de ses affections; et l'œil, qui va se fermer pour toujours, a besoin de voir couler les douces larmes de la pitié; la nature conserve ses droits, même au fond du tombeau, et nos cendres semblent brûler encore d'une partie du feu qui les animait jadis.

« Pour toi qui fais ici avec simplicité l'apologie de ces morts ignorés, si l'un de tes amis, conduit par la contemplation dans ces lieux solitaires, s'informait un jour de ta destinée, un des bergers du hameau, dont l'âge aura blanchi les cheveux, pourra lui parler ainsi :

« Souvent nous l'avons vu, lorsque le jour commençait à poindre, diriger en hâte ses pas vers la montagne pour jouir du spectacle du soleil levant. Il avait coutume de se coucher pendant la grande chaleur du jour au pied de ce hêtre chargé d'années, dont les rameaux s'élancent à une très-grande hauteur, et ses regards se tenaient souvent fixés sur le petit ruisseau qui coule en murmurant près de là. Tantôt souriant avec un air de dédain et prononçant à voix basse, je ne sais quelles paroles, il parcourait en tous sens

» ce bois que vous apercevez là-bas, et tantôt en suivant les
 » longues allées, triste, pâle et les yeux mouillés de pleurs,
 » comme un homme abandonné, rongé de soucis, ou brûlé
 » d'un amour sans espoir.

« Un jour je ne le vis pas sur la montagne où il avait coutume de se rendre, il n'était pas non plus sous son arbre favori. Le lendemain arriva, je le cherchai vainement au bord du ruisseau, dans le bois et sur le côté opposé de la colline; je ne l'y trouvai plus. Le jour suivant, nous entendîmes des chants lugubres, nous vîmes un funèbre cortège suivre le sentier qui conduit au temple : votre ami n'était plus ! on venait déposer ses restes dans leur dernière demeure. Approchez-vous et lisez ce qui est gravé sur la pierre tumulaire, placée sous cette vieille aubépine, »

ÉPITAPHE.

« Ici repose un jeune homme également ignoré de la fortune et de la renommée. La science ne dédaigna pas de le protéger malgré son humble naissance, et la mélancolie, dès qu'il vit le jour, s'empara de lui comme d'un bien qui lui appartenait.

» Sa candeur et sa bonté étaient grandes. Le ciel l'en récompensa dignement. Il donna aux infortunés tout ce qu'il possédait : *une larme* ; il obtint du ciel tout ce qu'il désirait : *un ami*. Ne cherchez pas davantage à découvrir ses vertus ou à connaître ses faiblesses : le sein paternel de son dieu est le redoutable asile où elles reposent dans une craintive espérance. »

P. A. T.

ANNONCES.

ON publie un grand nombre de Romans, quelques-uns seulement survivent au terme ordinaire d'une mode. On annonce, comme devant paraître incessamment chez M. Mondor, éditeur, boulevard du Temple, n°. 45, salon littéraire des *Annales françaises*, un Roman historique de M. le comte de Beaunoir, intitulé : *ATTILA ou le Fléau de Dieu* ! Certes, voilà un titre qui promet ; on dit que l'ouvrage tiendra 3 vol. in-12. Prix : 6 fr., et 7 fr. 50 cent. par la poste.

On s'inscrit déjà chez l'éditeur.

THÉÂTRES.

THÉÂTRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN.

LE héros des Polichinels se couvre chaque jour d'une gloire nouvelle. La foule s'empresse d'aller contempler les exploits de l'étonnant Mazurier; tous les Polichinels des boulevards pâlisent devant un mérite aussi extraordinaire. Plaisanterie à part, rien de plus surprenant que la danse ou plutôt les tours de force de ce mime vraiment unique dans son genre. Aussi, dès quatre heures du soir, voit-on assiéger la porte du théâtre St.-Martin; chacun veut payer un tribut à la curiosité qu'inspire une aussi singulière merveille. On doit aussi des éloges aux acteurs qui contribuent au triomphe du nouveau Polichinel. Nous signalerons particulièrement Télémaque, M^{mes}. Juliette, Louise Pierson, Nanine-Nara et surtout M^{lle}. Florentine, dont la danse gracieuse peut rivaliser avec les terpsichores du grand Opéra.

GAITÉ.

APRÈS nous avoir fait pleurer par de sombres mélodrames, pour cette fois la Gaité justifie son titre et consent enfin à nous faire rire. *Un Tour de Garnison* et *Barbe-Bleue* auraient le pouvoir de dissiper la plus noire mélancolie. On rit dès les premières scènes, et la toile baissée on rit encore longtemps après en se rappelant les naïvetés et la tournure grotesque de la gentille M^{me}. Adolphe, qui joue le personnage d'une niaise avec autant de naturel qu'elle en met à remplir un rôle qui exige de la décence, de la délicatesse et du sentiment.

Les débuts de M. Jullienville continuent à donner quelques espérances qui doivent l'encourager à mériter un succès plus prononcé.

A ce Numéro est jointe la planche 138.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N^o. 46, au Marais.